



Cycle « John Huston » 4/4

Quand la ville dort

John Huston - USA - 1960

Fiche technique

Asphalt Jungle

Scénario : Ben Madow, John Huston d'après le roman W.R. Burnett
Photographie : Harold Rosson
Décors : Edwin B. Willis, Jack D. More
Montage : George Boemler
Musique : Miklos Rozsa
Distribution : Sterling Hayden (Dix Handley), Louis Calhern (Alonzo D. Emmerich), Jean Hagen (Doll Conovan), James Whitmore (Gus Minissi), Sam Jaffe («Doc» Erwin Riedenschneider), John McIntire (le préfet de police Hardy), Marc Lawrence : («Cobby» Cobb), Barry Kelley (Lt. Ditrich), Anthony Caruso (Louis Ciavelli), Teresa Celli (Maria Ciavelli), Marilyn Monroe (Angela Phinlay), Brad Dexter (Bob Brannom), Dorothy Tree (May



Emmerich), John Maxwell (Dr Swanson)
Producteur : Metro Goldwin Mayer
Durée : 112 min
Sortie USA : 23/05/1950
Sortie France : 29/12/1950

Critique et Commentaires

The Asphalt Jungle (Quand la ville dort), dont nous considérons ci-contre l'appartenance à la série des films « noirs », est un très remarquable long métrage de John Huston. C'est un peu dans la mesure où John Huston arrive à nous persuader qu'il ne faut accorder sa confiance à personne et que les entreprises humaines sont vouées à l'échec que nous faisons paradoxalement confiance à tout ce qu'il entreprend. Il semble en effet hanté par le thème de l'échec. Les cinq films de lui les plus connus en France le prouvent : ce sont *Le Faucon maltais*, *Le Trésor de la Sierra Madre*, *Key Largo*, *les Insurgés*, et aujourd'hui *Quand la ville dort*. Qu'il s'agisse d'un objet précieux, faux en vérité, de gangs dont les membres finalement s'entre-tuent, d'un complot politique déjoué par la fatalité, ou d'un cambriolage monstre décelé par « malchance », tout cela, qui permet de grandes espérances, rate au bout du « conte » et il n'en reste plus qu'un peu de poudre entre les doigts ou sur la plaie d'une blessure mortelle. On aurait tort de croire que ces échecs peuvent être imputés à la qualité des fins généralement blâmables poursuivies. Huston n'est pas un moraliste selon le sens orthodoxe du terme. C'est un littérateur désenchanté. En bon écrivain il campe très fortement des types d'hommes exceptionnels et les lance dans une action que sa vision personnelle de la destinée voue à l'insuccès.

A cet égard les héros d'*Asphalt Jungle* n'échappent pas à la règle. Un fils d'éleveur de chevaux, déraciné devenu tueur d'occasion mais sans vilénie foncière (Sterling Hayden) ; un minutieux professionnel du haut vol (Sam Jaffe, très remarqué - premier prix d'interprétation à Venise) ; un avocat veule déterminé à tout pour obtenir de l'argent (Louis Calhern) ; des « casseurs » ou des spécialistes de l'effraction en, des « filles » aimantes, voilà les personnages du film. Tous portent en eux une obsession, une habitude, un vice qui les perdra, et n'en auraient-ils pas que le sort s'en chargerait quand même. Huston les analyse d'une façon d'abord statique, puis il les lâche sous nos yeux dans une aventure qui, compte tenu de leurs fiches psychologiques, ne peut tourner qu'à leur désavantage : la mise à sac, tournée par une caméra de maître, d'une immense joaillerie new-yorkaise, je ne vois rien de conventionnel pour le coup dans ces prémisses ou dans leur conclusion. Le tout a la rigueur d'un syllogisme ; rigueur formelle si l'on veut, mais le cinéma, art d'expression, doit

Le Ciné-club de Grenoble
Mercredi 07 février 2017

qu'on le veuille ou non partir de certaines données. Après *Panique dans la rue* et *Les Forbans de la nuit*, *Quand la ville dort* constitue par le hasard d'une distribution chronologique, qui sollicite pourtant un rapprochement valable, le troisième volet d'un triptyque noir fort attachant à mon avis, et dont on comprend fort bien que chaque panneau intéresse, comme c'est le cas, un public très conscient d'un travail bien fait.

Le Monde 10/01/1951

C'est toujours une épreuve que de revoir un classique, quelque soit l'importance de sa réputation. Dans le cas de *Quand la ville dort* deux éléments gênent, au départ, l'accord immédiat avec le film : sa différence par rapport à un genre auquel il se réfère et dont il ne respecte guère les règles ; sa singularité quant à une thématique ultérieure dont la connaissance perturbe quelques instants la lecture que l'on fait instinctivement du film.

Une fois dépassée et assimilée cette résistance, opère ce qu'il faut bien appeler, faute de mieux, la « magie » houstonienne. Dans *Asphalt Jungle*, elle se manifeste à un triple niveau. Il y a d'abord la liberté que s'octroie le réalisateur dans le traitement de ses personnages de film noir : ils ont tous, ici, quelque chose qui les situe bien au-delà des archétypes et ils méditent, non sans humour, sur le grain de sable du hasard et sa fonction dans le devenir de chacun. Violence et finesse, dans cette œuvre font bon ménage et c'est assez inattendu. Par ailleurs, Huston se sert du physique des êtres et de la réalité sensuelle des objets avec bien plus d'intelligence que dans la plupart des films de ce genre à l'époque (nous sommes en 1950). Le film est composé de cadrage « pleins » (de corps, de visages, d'objets), dans des tonalités sombres (la nuit, toujours) et des intérieurs étouffants (encore un peu expressionnistes).

Enfin Huston impose à ses personnages/acteurs des passés/présents moins souvent expliqués que suggérés et qui, habitant les personnages jusqu'au bout, leur permet de s'accorder finalement à la poétique de Huston : quitter la jungle de l'asphalte pour les verts pâturages du désir profond.

Quand on s'aperçoit de quelle manière le film traîne dans la mémoire, on se dit que Huston, décidément, est bien sous-estimé.

Gaston Haustrate, Cinéma 81 - n°269/88

En 1946, avec *Le Faucon maltais* John Huston ébranlait déjà la mythologie du gangster hollywoodien. Il introduisait une distance ironique, une nervosité et un réalisme inédits dans un genre où dominait la légende ou le mélo édifiant.

Dans la même veine, *Quand la ville dort* fait date dans l'histoire du « film noir ». L'atmosphère, trouble, nocturne, y compte autant que l'intrigue policière. Un no man's land ambigu, entre cynisme et désespoir. Sur un canevas classique impeccablement mis en place, le cinéaste brode une aventure humaine. D'abord, on découvre le spectacle habituel du Milieu : poules de luxe, notable véreux, tueurs... Puis la dimension quotidienne, familière des personnages s'épanouit sur ce terreau. Huston s'attaque aux lieux communs : mauvais sujets ou héros implacables, les « casseurs » redeviennent des hommes comme les autres, avec leurs vices, leurs angoisses, mais aussi leurs côtés attachants. Les aléas du cambriolage dévoilent leur personnalité. Dans la magie des images noir et blanc, un chef-d'œuvre tendu, sobre et haletant.

Post-scriptum : au milieu d'une époustouflante distribution paraît une adorable débutante : Marilyn Monroe.

Cécile Mury, Télérama 2391 - 08/11/1995

Prochainement : Cycle « Blanc comme neige »

Jeremah Johnson

de Sidney Pollack, USA - 1972

Mercredi 28 février à 20h

**Le Ciné-club de Grenoble
Mercredi 07 février 2017**